

Bibliothèque numérique

medic@

**Guenet, Antoine Jean Baptiste
Maclou. Eloge historique de
Michel-Philippe Bouvart**

Paris, chez Quillau, 1787.

Cote : 90945 t. 17 n° 2



Licence ouverte. - Exemplaire numérisé: BIU Santé
(Paris)

Adresse permanente : [http://www.biusante.parisdescartes
.fr/histmed/medica/cote?90945x17x02](http://www.biusante.parisdescartes.fr/histmed/medica/cote?90945x17x02)

ÉLOGE HISTORIQUE

D E

MICHEL-PHILIPPE BOUVART,

*Chevalier de l'Ordre de Saint Michel,
Docteur Régent de la Faculté de Mé-
decine en l'Université de Paris, de
l'Académie Royale des Sciences,
Ancien Professeur de Médecine au
Collège Royal de France, &c.*

Par M. A. J. B. M. GUENET,
Docteur-Régent de la Faculté de
Médecine de Paris, &c.

*La gloire des hommes se doit toujours mesurer aux
moyens dont ils se sont servis pour l'acquérir.*

France. Maxim. de LA ROCHEFOUCAULD.

MICHEL-PHILIPPE BOUVART,

Docteur-Régent de la Faculté de Médecine

en l'Université de Paris, &c.

A PARIS,

Chez QUILLAU, Imprimeur de la
Faculté de Médecine.

A 7 8 7.



ÉLOGE HISTORIQUE

DE
MICHEL-PHILIPPE BOUVART,

Chevalier de l'Ordre de Saint Michel,
Docteur Régent de la Faculté de Mé-
decine en l'Université de Paris, de
l'Académie Royale des Sciences,
Ancien Professeur de Médecine au
Collège Royal de France, &c.

Par M. A. J. B. M. GUENET,
Docteur-Régent de la Faculté de
Médecine de Paris, &c.

La gloire des hommes se doit toujours mériter avec
moyens dont ils se font pour l'éternité.
Marius de La Roche-Guyon.

A PARIS,
Chez GUTTAU, Imprimeur de la
Faculté de Médecine.

1787



ÉLOGE

HISTORIQUE

D E

MICHEL - PHILIPPE BOUVART ,

*Chevalier de l'Ordre de Saint Michel,
Docteur Régent de la Faculté de
Médecine de Paris , de l'Académie
Royale des Sciences , Ancien
Professeur au Collège Royal de
France , &c.*

MICHEL - PHILIPPE BOUVART ,
nâquit à Chartres le 11 janvier
1711. Il étoit le second fils de Claude
Bouvar, Docteur en Médecine , &
de Gêneviève-Gabrielle le Beau.

A*

Son frère puîné exerce encore la Médecine dans cette ville où il est estimé, aimé & respecté. Cette famille vint s'établir dans la Capitale de la Beauce vers 1410. Elle s'est singulièrement étendue, & la branche qui existe aujourd'hui à Chartres jouit de la réputation la plus intacte, & de la considération la plus distinguée.

Michel - Philippe, dont j'entreprends de faire l'éloge, étudia au Collège de la Ville où il prit naissance. Il fit ses études avec une distinction particulière. Son père, qui étoit très-versé dans la Littérature grecque & latine, lui donnoit dans ses momens de délassement, des leçons instructives. Il formoit ainsi le goût, & cultivoit les talens que la Nature avoit départis au jeune Bouvart. Son étonnante facilité lui fit faire des progrès très-

rapides ; aussi le cours de ses études fut-il fini avant l'âge de quatorze ans. A cette époque, il avoit la maturité de réflexion nécessaire pour choisir un état. Celui de Médecin eût pour lui de puissants attraits. Dès lors il s'adonna entièrement à l'étude de la Physique & de l'Anatomie. Il eut, pour cultiver ces deux sciences, le meilleur instituteur qu'il pouvoit avoir, celui qui lui avoit été si utile dans le cours de ses études. Claude Bouvart possédoit encore à fonds ces deux sciences. Le jeune Bouvart triompha bientôt des principales difficultés, & après s'être familiarisé avec les objets rebutans, inséparables de l'Anatomie, il vint à Paris pour s'y former sous les plus habiles Maîtres ; il prit ses inscriptions aux Ecoles de Médecine. Ses trois années d'études expirées, il se rendit à Reims & s'y fit recevoir Docteur

en Médecine le 5 Mai 1730. Il entroit alors dans sa dix-neuvième année.

Lorsque M. B. fut de retour à Chartres, il s'appliqua d'une manière particulière à la pratique de la Médecine. Son père le guida dans cette nouvelle carrière. C'étoit un vaste champ à défricher. Eh ! Quels succès ne devoit-il pas espérer sous les yeux d'un tel Maître ? Il étoit sûr que tous les écueils qu'il rencontreroit seroient évités ou surmontés. Couvert d'une pareille égide, il étoit en état de tout entreprendre, & d'étouffer cette timidité dont ne peuvent se défendre les jeunes Médecins : sentiment louable, inspiré par le plus noble motif, celui de conserver les hommes, mais qui doit avoir ses bornes pour éviter des méprises, ou des erreurs qui deviennent très-souvent funestes aux malades.

Les pas de M. B. furent bientôt affermis dans la pratique de son art. Il prit le parti de se faire agréger au Collège des Médecins de Chartres. La célébrité de Claude Bouvart son père, qui fut président de la thèse d'admission, concourut à rendre l'acte plus brillant. Les Médecins proposés pour argumenter contre le récipiendaire, lui firent des questions si peu intéressantes par elles-mêmes, & si fort au-dessous de la sagacité du répondant, qu'il resta, pour ainsi dire, muet à force d'étonnement. Ce léger échec ne lui fit rien perdre de la réputation méritée dont il jouissoit parmi ses concitoyens. La confiance, dont ils l'honoroient, étoit établie sur une base aussi solide que ses connoissances étoient profondes. Il passoit ses jours entiers, ou à voir des malades, ou à faire des dissections & des démonf-

trations anatomiques qui étoient fort suivies. Il déployoit dans ses leçons les richesses qu'il avoit puisées à Paris sous le célèbre Hunault , un des plus grands Anatomistes de son temps.

M. B. dans la vie fort active qu'il menoit à Chartres, trouvoit encore des momens pour cultiver les sciences indépendantes de la Médecine , & les Belles - Lettres qu'il aimoit avec passion. Il étoit alors intimement lié avec M. de Gennes , qui depuis a été un des plus célèbres Avocats du Parlement. Leur goût irrésistible pour les Belles-Lettres les avoit réunis. Ils se formoient ensemble , & le cœur & l'esprit. Leur profession différente les força de se séparer. M. de Gennes vint à Paris. Ils s'écrivoient très fréquemment : leur correspondance étoit des plus intéressantes. Presque toutes leurs

lettres étoient en vers latins, l'esprit, le goût le plus délicat y régnoit, & l'amitié la plus vraie venoit y mêler ces doux épanchemens de l'ame qui font le bonheur de la vie. On se dit beaucoup de choses par lettres, mais l'absence & l'éloignement présentent toujours un vuide d'autant plus réel que l'amitié est plus solide. M. B., fatigué du besoin de se rapprocher de son ami, fâché de ne plus être à portée d'en faire le confident de ses pensées, animé par l'exemple de M. Gueau de Réverfeaux son Compatriote & son parent, sollicité en outre par M. de Gennes qui prévoyoit déjà de quelle utilité les talens de son ami seroient un jour au public : M. B. convaincu enfin que la communication des lumières répandues dans la Capitale pouvoient beaucoup ajouter à ses connoissances, prit le parti de venir à Paris.

Ce projet conçu & arrêté n'étoit pas de facile exécution. La tendresse respectueuse qu'il avoit pour son père , & cette reconnoissance si naturelle aux enfans bien nés , lui causèrent une perplexité difficile à exprimer. Il redoutoit le moment qui le sépareroit de l'Auteur de ses jours. Il craignoit la dépense considérable qu'entraîne une nouvelle licence. Madame de Jamasse , sa tante paternelle , qui le chérissoit , & qui pressentoit la célébrité future de son neveu , leva toutes les difficultés. Riche & sans enfans , elle promit à son fils d'adoption des secours qu'elle réalisa.

M. B. se présenta à la Faculté de Médecine de Paris au mois de Mars 1736 pour subir ses examens. Il les soutint d'une manière éclatante. Sa première thèse avoit pour titre , savoir : *si les autres excréments peu-*

vent suppléer à celle de la transpiration & de la sueur. Il y décrivit d'une manière très-concise & très-exacte le tissu de la peau; il y présenta le système de toutes les sécrétions. Rien ne fut oublié : il peignit en grand Maître tout ce qui se passe à cet égard dans l'économie animale. Cette thèse présente un modèle de la plus belle latinité, & l'essai de Physiologie le plus intéressant sur cet article.

C'est ainsi que M. B. commençoit à jeter les fondemens d'une réputation brillante & solide. Sa seconde thèse ne fit encore qu'accroître sa réputation. Il y posoit cette question: *Si les chairs des animaux faits sont plus propres à réparer.* On voit par la lecture de cette question, très-bien traitée, relativement à la nourriture qu'exigent les corps épuisés par la maladie, jusqu'à quel point

il étoit imbu des meilleurs principes de l'hygiène, c'est-à-dire, de l'Art de conserver la santé. Ces deux débuts étoient le présage de ses succès dans les deux autres thèses qui lui restoient à soutenir, l'une sur la Pathologie, & la dernière sur la Chirurgie.

La première de ces deux dissertations fut soutenue sous la présidence de M. Millet. Elle avoit pour titre : *si on doit administrer rarement le tartre émétique dans la péripneumonie*. M. B. développa dans ce sujet des vues de pratique peu communes. On commença à le regarder comme un Praticien très-instruit, & la Faculté fut dès-lors intimement persuadée qu'elle faisoit l'acquisition d'un homme qui devoit l'illustrer. Le célèbre Silva présida à la dernière thèse, celle de Chirurgie. La question étoit de savoir : *si les tu-*

meurs à détruire doivent l'être plutôt par le fer , que par le cautère potentiel. L'Auteur passe en revue toutes les tumeurs. Il parle de leur formation , & de ce qui peut favoriser leur accroissement. Il n'oublie pas tous les écueils qu'il faut éviter dans le traitement. Il entre dans des discussions anatomiques aussi précises qu'instructives. On admire dans tous ces détails l'anatomiste aussi éclairé, qu'exercé : on y trouve, & le Chirurgien instruit, & le Médecin profond. On voit tout ce qu'il falloit attendre d'un homme qui, né avec un jugement exquis, avec beaucoup de pénétration, avoit eu le bonheur de se former sous les yeux, & par les conseils d'un père non-seulement célèbre dans sa Province, mais dont le mérite étoit connu de savans Médecins étrangers.

Ce qui concourut encore le plus à former M. B. à la pratique de la Médecine, fut l'Hôpital de Chartres. Dans cet asyle destiné aux malheureux, il avoit épié la Nature dans ses différens mouvemens. C'est-là qu'il apprit à calculer ce qu'elle peut opérer seule, & ce qu'elle est en état de faire lorsqu'elle est secondée à propos. Il mettoit à profit dans cet Hôpital, confié à ses soins, les dons que lui avoit départis l'Être Suprême. Il interrogeoit la Nature dans le silence de l'observation, & suivoit attentivement sa marche. Tout jeune Médecin qu'il étoit, il n'eût jamais à se reprocher l'effet d'un jugement précipité. Il étoit persuadé que, dans tout ce qui peut être conjecture, la raison ne doit pas être tranchante, & qu'une sorte de timidité bien placée, est préférable. Ses malades n'avoient à crain-

dre ni son inapplication, ni son irrésolution sur le remède qu'il avoit à ordonner. On fait qu'il est des cas où la spéculation apporte trop de lenteur dans l'action. L'esprit, ou le jugement doit alors se servir de tous ses droits, & se décider d'après les vues que le moment lui suggère.

M. B. faisant ainsi la Médecine à Chartres, étoit plus heureux que ces Praticiens accoutumés à voir des malades épars dans une ville immense. Occupés à saisir le caractère d'une maladie, dont on leur confie le traitement, ils sont sans cesse distraits par la curiosité importune d'une foule d'assistans qui les accablent de questions puériles, souvent vuides de sens. C'est un essain tumultueux qui fredonne sans cesse aux oreilles du Médecin, capable de le détourner de son objet principal, & de détruire, ou d'affoiblir des vues de

traitement qui, mises à exécution, auroient pu tourner à l'avantage du malade. Le Médecin a donc dans ce moment plusieurs ennemis à combattre à la fois, & la maladie pour laquelle il est appelé, & la cohorte de gens qui veut qu'on lui rende un compte exact, & celle de ces demi-Savans qui ont l'orgueil des minces connoissances, & qui vous conseillent pompeusement de très-petits remèdes, bien ou mal adaptés au genre de maladie qu'il s'agit de traiter : comme si la Médecine pouvoit être ainsi morcelée, & asservie aux idées étroites de la multitude ! Un Médecin sage & éclairé propose-t-il un véritable remède, nos demi-Savans de société élèvent au moins des doutes sur son efficacité, & si le remède échappe à la proscription, son administration est au moins différée ; souvent alors le malade suc-

combe , & on se dédommage en quelque sorte de sa perte en déchirant cruellement la réputation de celui dont les vœux les plus ardens étoient de lui être utile lorsqu'il donnoit des conseils qui ne devoient souffrir aucun retard dans leur exécution.

Dans le siècle où nous vivons, pour être exclusivement digne de la confiance d'un certain public , il faut savoir se plier agréablement aux idées d'autrui , amuser son malade , lui donner la fausse consolation du moment , & préférer l'art de plaire , je dirois mieux , l'art de tromper , au soin d'une guérison réelle & d'autant plus prompte qu'elle seroit le fruit de la réflexion , de combinaisons sages , quelquefois de moyens actifs qui effrayent la foiblesse , la pusillanimité des malades , enfin d'actes répétés de sévérité dans le régime.

Qu'il me soit permis de rappeler ici un propos que j'ai entendu tenir bien des fois : *je veux un Médecin qui m'amuse, sans cela je ne veux pas de la Médecine* ; d'après cela on peut être persuadé qu'un Médecin muet, qui auroit le don de faire des miracles, ne seroit point préféré à celui qui n'auroit pour tout mérite que le don de la parole.

Ce n'est qu'à force de succès que M. B. a réussi dans l'exercice de la Médecine, encore n'a-t-il vraiment réussi qu'auprès de ceux qui étoient assez raisonnables pour n'avoir recours qu'à l'art dépouillé de tout artifice. Il ne se piquoit pas d'être ce qu'on appelle un agréable. Une conduite sage, ferme & peu complaisante lui fit sans doute des ennemis ; mais on peut dire qu'il a été amplement vengé des injustices qu'il a éprouvées, par les amis solides &

durables qu'il s'est fait dans toutes les classes de la société. Je dirai plus; les Grands dont il étoit aimé, & estimé, avoient pour lui cette vénération peu commune à laquelle la science réunie à la vertu donne des droits imprescriptibles.

Les confrères de Licence de M. B., dont il ne reste plus que MM. Majault & Férét, très-distingués l'un & l'autre par leurs talens, estimés & respectés par le Corps entier, le choisirent pour faire le discours des Paranymphe. Il le prononça aux Ecoles de Médecine le 24 Août 1738. Il y eut un grand concours de monde, & l'applaudissement fut aussi général que bien mérité (1).

(1) Voici ce qu'on lit à ce sujet dans les registres de la Faculté.

Paranymphe munus in hac scholarum frequentia & solemnitate egit M^{er} Mich.-Philip. Bouvart

M. B. touchoit alors au moment où ses travaux de Licence alloient être couronnés. Il fut reçu Docteur le 2 Octobre de la même année. Il acquit en 1739 le droit de Régence en présidant la thèse de feu M. Bertin dont les excellens cours d'Anatomie ont été si fréquentés. Sa réputation comme Médecin & comme Savant, croissoit de jour en jour. L'Académie des Sciences désira de se l'affocier, elle le nomma pour être un de ses associés en 1743. Peu

unus e Baccalaureis emeritis. Hanc autem Paranymphe oratorisque personam ita dignè sustinuit in eâ oratione quam habuit *de conjungendâ cum experienciâ rationis necessitate*, Medicè adeò locutus est; quæ autem finitâ oratione Baccalaureorum emeritorum unicuique aptavit alloquia, illa, sive jocandum fuit, sive laudandum poeticè, sive oratoriè dicendum, tam ingeniosa fuere, tot tamque ingenuis & honestis refertæ salibus, atque leporibus, ut, & sibi, & Facultatis non parùm laudis honorisque comparaverit.

de tems après les occupations de son état devinrent si multipliées, qu'elles privèrent cet illustre Corps des Mémoires dont il vouloit lui faire hommage. Il préféra donc au travail d'Académicien l'utilité dont il pouvoit être au Public qui requéroit ses soins, & qu'il lui prodiguoit. Ses travaux pour l'Académie se bornent à un Mémoire sur le Sénéka, ou Polygala de Virginie. Ce Mémoire étoit fondé sur différentes expériences & observations qu'il avoit faites sur la racine de cette plante employée comme incisive, & donnée avec succès dans les épanchemens d'eau, soit dans la poitrine, soit du côté du ventre, enfin dans la leucophlegmatie. Il la donna aussi dans de fausses inflammations de poitrine, maladies où il y a plus de congestion que d'éréthisme. Mais avant que d'employer ce remède (que M. Ten-

ment, Médecin Anglois, avoit fait connoître après en avoir obtenu des succès multipliés sur des personnes mordues par le serpent à sonnettes, chez lesquelles il avoit rencontré les symptômes de la pleurésie,) M. B. vouloit que l'administration de la racine de la plante dont il s'agit, fut précédée de quelques saignées. Il présenta la même année à cette Académie un intestin dans lequel s'étoit formé un *volvulus* (1). Le sujet d'où cet intestin avoit été extrait, ne s'étoit plaint d'aucune douleur pendant le cours de sa maladie. Enfin la dernière observation qu'il a communiquée à cette même Compagnie, tendoit à prouver l'efficacité du quinquina pris intérieurement dans le cas de gangrène sèche.

(1) C'est une maladie caractérisée par des vomissemens si fréquens & si considérables, qu'on rend souvent par la bouche les excréments.

Lorsque M. B. propoſoit quelques vues nouvelles ſur l'effet d'un remède, déjà éprouvé dans quelques cas particuliers, il le faisoit toujours avec cette réſerve qui honore le génie, & qui eſt ſi néceſſaire dans une Profeſſion auſſi délicate que celle de la Médecine. Avec un ton quelquefois déciſif, il étoit modeſte. Il n'a jamais eu la vanité de dire plus qu'il ne ſavoit, & il ſavoit beaucoup. Il n'avoit pas ce genre de charlatanisme dans l'expreſſion qui étourdit l'oreille, & fait prendre pour aſſurée une choſe qui ne ſeroit tout au plus que vraisemblable. S'il avoit des ſuccès brillans dans ſa pratique, il en attribuoit le mérite à la Nature. Bien ſupérieur à ces hommes à petites ruſes, & d'un amour propre inquiet qui a beſoin de prôneurs, perſonne n'eût autant de ſagacité pour tirer de juſtes pro-

gnostics : on pourroit en citer des exemples. Il possédoit à un degré éminent l'Art de découvrir une maladie, sa cause, & le remède qui y convenoit. Ses raisonnemens, pour parvenir à cette découverte, avoient cette simplicité, cette précision lumineuse qui n'appartient qu'à la vérité. C'est ce qui lui a valu la grande célébrité dont il a joui, malgré les efforts de ceux qui ont cherché à la lui enlever.

Le vœu de la Faculté, depuis plusieurs années, étoit de donner des preuves de son estime à M. B. Elle le désigna en 1745 Professeur des Ecoles. Il fit en 1747 l'ouverture de son Cours de Physiologie, par un Discours latin, dont voici le sujet : *de Experientiæ, & studii necessitate in Medicinâ*. La division étoit, *nihil studium sine experienciâ, nihil experientiam prodesse sine studio*.

Ces deux points furent discutés avec cette éloquence mâle & soutenue, qui ravit l'Auditeur & qui le persuade. Cette même année une des chaires de Médecine vint à vaquer au Collège Royal par la mort du savant M. Burette. M. B. fut nommé pour le remplacer. Le public applaudit au choix du Ministre, & le Roi le confirma. Cette nouvelle chaire fournit à M. B. l'occasion de faire un Discours le jour de son installation. Il parla sur ce sujet : *De dignitate Medicinæ*. Les deux points de ce Discours furent, *Medicinam homine dignissimam*, *Dignissimam bono cive*. Une affluence de Citoyens de tous les ordres se rendit au Collège Royal pour l'entendre. La réputation de l'Orateur étoit connue. Les applaudissemens furent universels & sans réserve. Chaque morceau de son Discours

présentoit un tableau fini dans toutes les nuances.

M. B. commença peu de jours après à donner ses leçons de Pratique sur la Médecine. Le Cours qui fit le plus de sensation sur ses Auditeurs, fut celui dans lequel il traita des fièvres doubles, tierces, continues, malignes, plus connues sous le nom de fièvres subintrantes. La clarté, la précision & la solidité des principes qu'on trouvoit établis dans ce Cours, firent regarder M. B. comme un Praticien consommé. Il donnoit ses leçons avec ce noble désintéressement qui réserve rien pour soi-même, tel que celui d'Hippocrates lorsqu'il parloit à ses disciples. Il laissoit à ses Etudiens le fruit de ses instructions sans prétendre à aucune espèce de reconnoissance. Sa manière d'enseigner étoit méthodique, & dépouillée de cette super-

fluité qui convient peu à un Cours de Médecine-Pratique; mais en récompense, il apprenoit à ses Auditeurs à connoître l'étendue des lumières qu'exige le traitement de ces maladies. C'est un malheur pour l'humanité que M. B. n'ait pas mis la dernière main à ce Traité des Fièvres. Ce Médecin, sans le vouloir, a suivi l'exemple de beaucoup de grands hommes qui ont fait des progrès pour reculer les limites des sciences auxquelles ils s'étoient adonnés. Le génie & le savoir ont le courage de tout entreprendre. Ils esquissent beaucoup de desseins à la fois, mais la brièveté de la vie s'oppose à leur exécution, & c'est une fatalité attachée à la condition humaine.

Le Cours fait au Collège Royal sur les fièvres subintrantes, fit du bruit parmi les Médecins. Un

d'entr'eux , rempli de connoissances & de talens , chercha à se procurer les leçons de M. B. Elles furent copiées avec la fidélité & l'exactitude qu'on peut apporter en écrivant aussi vîte que la parole. Il parut en 1759 un Ouvrage anonyme , intitulé : *De Reconditâ febrium intermittentium , tum remittentium naturâ*. Lib. 11. *Anstelodami sumptibus fratrum de Tournes , in-8°*. Le Journal de Médecine en fit un éloge très-court , mais bien frappé. Il finit par remercier l'anonyme du présent important qu'il faisoit à la Médecine.

S'il y a quelque chose de neuf & de vraiment médical dans cet Ouvrage , c'est le fruit des veilles & des observations de M. B. Ce n'est point moi qui prononce sur cet article. Je me contente de rapporter le jugement de personnes respectables qui ont lu son manuscrit , & l'ont

comparé à l'Ouvrage de l'anonyme.

Combien de Médecins n'ont pas mis à contribution ses inépuisables connoissances ? Plusieurs s'en sont parés, & l'ont payé d'ingratitude ; d'autres l'ont outragé les trois dernières années de sa vie en minant sourdement cette confiance qu'on lui avoit donnée presque sans réserve. A ces traits on reconnoitra la marche de l'envie dont chaque mouvement, chaque pas conduit à une intrigue dont le succès n'est aujourd'hui que trop certain.

Beaucoup de personnes ont célébré le savoir de M. B. , mais il n'a pas eu à se reprocher d'avoir mandié des suffrages. Il n'avoit pas même la vanité d'aspirer, par ses travaux pénibles, à l'immortalité. Il disoit à M. de Gênes, son ami, dans l'âge où les passions sont encore vives & presque sans bornes, qu'il étoit in-

différent à toute espèce de gloire, hors celle d'être utile aux hommes.

La santé de M. B. commençant à s'altérer par la fatigue de ses travaux journaliers, le força de renoncer à l'enseignement public auquel il s'étoit voué par goût, & par le desir qu'il avoit de former de bons Médecins. Il se démit donc de sa chaire du Collège Royal en 1756, en faveur de M. Bellot qui honoroit par ses talens & ses vertus la Faculté de Médecine de Paris dont il étoit un des Membres distingués.

L'abdication de la chaire du Collège Royal faite par M. B. fut une sorte de calamité pour les étudiants. Ils perdirent un maître qu'ils aimoient d'autant plus qu'il étoit fort communicatif. Il se faisoit un devoir de leur applanir toutes les difficultés qui pouvoient quelquefois suspendre les progrès de leurs études. La même

calamité se fit sentir peu de tems après sur un autre ordre de citoyens ; je veux parler de l'hôpital de la Charité. La multiplicité de ses occupations l'obligea de quitter cette place, ainsi que celle des Enfans-Trouvés dont il étoit Médecin. Pendant qu'il fut Médecin de la Charité, il eut fréquemment occasion de traiter une maladie connue sous le nom de colique des Peintres. Pour obtenir des succès, il ne se contenta pas d'étudier parfaitement la manière d'agir du *mochlique* (1) qu'on emploie dans cet hôpital, où les soins les plus touchans & les plus assidus sont prodigués : il voulut encore approfondir les différentes causes qui pouvoient donner lieu à cette maladie. Il n'y eut pas d'atelier d'artisan qu'il ne visi-

(1) Remède fait avec le verre d'antimoine & le sucre candi, réduits en poudre.

tât. Partout il puisoit des connoissances relatives aux arts qui se servent des substances capables de produire des effets pernicioeux sur le corps humain. Le résultat de ses recherches fut la connoissance parfaite de cette maladie, des causes qui la produisent, & du traitement le plus propre à la guérir. M. Théodore Tronchin, Professeur de Médecine, mais qui, pendant sa résidence à Amsterdam, avoit beaucoup traité la colique, dont je parle, donna en 1757 un ouvrage intitulé, *De Colicâ Pictonum*, ayant pour épigraphe, *Vidi in arte peritissimos hunc ce morbum non intellexisse. Spiegel.* Cet ouvrage sembloit être le fruit des observations particulières qu'avoit faites à Amsterdam ce Médecin qui étoit déjà venu pratiquer l'inoculation à Paris. Pendant le séjour qu'il fit dans cette dernière Ville, il vou-

lut profiter des bontés d'un public aussi nombreux que peu instruit qui, au premier aspect, lui avoit décerné cette couronne de célébrité qui ne devoit être que le prix d'un mérite long-tems éprouvé. S'il l'eût pu, il auroit sacrifié à sa réputation le corps entier des Médecins de la Faculté. Ebloui moins par des succès que par un concours prodigieux de malades, il avoit la foiblesse de dire qu'il ne trouvoit pas un seul Médecin dans la capitale à qui il pût généreusement reconnoître quelques bonnes connoissances sur les différentes parties de la Médecine. Il se voyoit fort fêté, fort recherché; en un mot, c'étoit l'homme du jour. Il passoit pour très-disert, & très-éloquent. Le titre d'Auteur étoit ce qui manquoit pour compléter sa grande réputation. Il fut donc Auteur, & le choix qu'il fit de l'épigraphe de son

Livre, s'accordoit à merveilles avec le desir qu'il avoit de justifier sa célébrité. La marche que suit la colique de Poitou, ou des Poitevins, connue aussi sous le nom de colique des Peintres, des Potiers de terre, des Plombiers, des Lapidaires, des Emaillieurs, des Doreurs, &c. Enfin la colique occasionnée par l'usage de vins verts, ou adoucis avec de la litharge, paroît d'après son épigraphe n'avoir été comprise, & véritablement saisie que par le seul M. Tronchin. Les Médecins de Paris en jugèrent autrement. M. Vandermonde fit de cette nouvelle production une critique judicieuse dans le Journal de Médecine du mois de Février 1758. Elle étoit terminée par l'épigramme même de M. Tronchin, *Vidi in arte peritissimos huncce morbum non intellexisse*. Mais cette critique, quelque heureuse qu'elle fût, ne suffisoit

soit pas pour désabuser le public sur le mérite de cet ouvrage ; & sur les prétentions de l'Auteur. Il falloit lever le voile dont il se couvroit. Ce ne fut qu'à la sollicitation de plusieurs personnes célèbres dans la Littérature, & dans la Médecine, que M. B. se chargea de faire la critique qui parut en 1758, intitulée, *Examen d'un Livre qui a pour titre, T. Tronchin in Academiâ Genevensi Med. Profess., Collegii Medici Amstelodamensis olim Inspectoris, Acad. R. Scient. Berolin. &c. De colicâ Piſtonum*, par un Médecin de Paris. L'épigraphe de cette Brochure étoit, *Negloriari libeat alienis bonis*. Phædr. Fab. 11, lib. 1 : voici le jugement qu'en porta l'Auteur du Journal de Médecine.

« Cette critique est délicate &
» judicieuse. Les opinions de M.

C *

» Tronchin y font analysées, comba-
 » tues & réfutées avec une sagacité
 » & une érudition singulière. On y
 » rend sans partialité aux différens
 » Auteurs tout ce que M. Tronchin
 » avoit su s'approprier sans leur
 » aveu. On l'attaque dans ses propres
 » pensées, & on lui prouve qu'elles
 » sont toutes, ou fausses, ou dangé-
 » reuses, de manière que l'on retire
 » beaucoup plus de profit & d'agré-
 » ment de la lecture de l'examen,
 » que de l'Ouvrage même de M.
 » Tronchin, &c. Quoi qu'il en
 » soit, quand on observe les traits
 » de force & de lumière qui brillent
 » de toutes parts dans cette critique,
 » on y reconnoît aisément la main
 » d'un très-habile homme qui, s'il
 » n'est pas Médecin de Paris, est
 » très-digne de l'être ».

En effet, pour me servir du lan-

gage d'un homme distingué dans la Littérature (1), la critique de M. B. étoit dictée par l'expérience, & le savoir. Pour juger du mérite du livre que l'on y discute, il n'est point nécessaire d'avoir lu le Traité latin. L'Auteur de l'examen représente scrupuleusement la doctrine du Médecin Genevois. Tous les objets de sa censure sont mis sous les yeux du Lecteur avec autant de fidélité que de candeur. Il suit pas à pas M. Tronchin, & décompose tout son livre. Le résultat de cette analyse est que le D^r de Genève n'a presque fait que copier ceux qui ont écrit avant lui sur la même matière, & que le peu qu'il a mis du sien, n'est pas moins contraire à l'expérience, qu'aux règles de la saine Médecine. Les plagiats sont, ou évidens ou

(1) M. Querlon.

cachés, les méprises grossières. On y trouve des erreurs de fait, ou de raisonnement, des négligences, des incorrections de style, &c., &c. Tels sont les reproches qu'on fait au Traité de la Colique, reproches qui sont très-fondés. Ceux qui veulent l'apprécier, dit ingénieusement M. B. y trouvent la commodité singulière de l'affujétir au calcul. » En voici un aussi simple qu'exact, par le moyen duquel on peut le réduire à sa juste valeur. Qu'on ôte d'abord les passages cités, plus ceux qui ne le sont pas, plus les endroits répétés avec, ou sans changement de quelques mots, plus les choses inutiles, ou totalement étrangères à l'objet; il restera de net la table des chapitres qui n'est pas mal faite, plus le petit avis au Lecteur, moins les choses déplacées qui s'y trouvent en assez grand nombre ». En un mot,

l'examen est non-seulement solide , & juste en tous points , mais il est encore agréablement écrit. L'ironie y est sur-tout bien maniée. M. B. a rempli le but des meilleurs Ouvrages en ce genre , qui est d'éclairer la raison en la faisant sourire.

M. B. éprouva dans ce tems , de la part de M. la Virotte , chargé de la partie de Médecine pour le Journal des Savans , une injustice à laquelle il ne devoit pas s'attendre. Le Traité de M. Tronchin fût annoncé , dans cet Ouvrage périodique , au mois de Mai 1758. M. la Virotte , pour faire la critique de ce Traité , s'appropriâ toutes les recherches , & les réflexions de l'Auteur de l'examen ; puis il finit par annoncer le titre de l'examen fait par un Médecin de Paris , & essaya d'en donner une idée peu avantageuse.

M. B. indigné de la conduite de M. la Virotte, ne put s'empêcher de lui répondre par un petit écrit intitulé : *Lettre d'un Médecin de Province à un Médecin de Paris*. Châlons 28 Juin 1758. Il cherchoit à s'y justifier, en peu de mots, des plaintes que le Journaliste des Savans faisoit sur ce que le D^r Genevois avoit été aussi peu ménagé dans l'examen critique du Médecin de Paris. Il disoit « qu'il s'étoit borné dans son examen à montrer M. Tronchin faisant par-tout des emprunts littéraires sans laisser de reconnaissance à ses créanciers » ; M. B. faisoit un portrait, peut-être trop vrai, du Médecin Genevois.

Ceux qui ont lu sans prévention cette critique, conviennent que le Médecin de Paris possédoit à un degré éminent l'esprit de discussion, & qu'il dissertoit sur les matières de

son ressort avec autant de jugement que de finesse & d'énergie.

Il parut en 1767, une seconde édition de l'examen. Ce qui y donna lieu, fut la nécessité de répondre au D^r Baker Médecin Anglois, qui, dans un mémoire sur la colique de Devonshire, inféré dans les transactions médicales, publiées par MM. les Médecins de Londres, dit : « Je ne connois aucun Auteur qui ait fait entrevoir qu'il eût le même soupçon que moi, excepté l'Auteur anonyme de l'examen du Livre qui a pour titre : *T. Tronchin, &c. De colicâ Piſtonum* ». M. B. remercie dans une note particulière M. Baker d'avoir prouvé ce qu'il avoit conjecturé dix ans auparavant, savoir, que les vins du Poitou, dont parle le célèbre Citois, dans son Ouvrage *de Novo & populari apud Piſtones dolore colico bilioso*, & les cidres des Dam-

noniens, dont parle le savant Huxam, étoient altérés avec de la litharge, ou avec quelqu'autres matières semblables. Des quatre Mémoires qu'a publiés M. Baker sur les recherches qu'il a faites concernant la colique endémique de Devonshire, le troisième contient spécialement une réfutation directe des causes données par M. Tronchin. Cette portion du public qui s'étoit déchaînée en 1758 contre la critique de M. B., dira-t-elle encore que c'étoit la haine qui faisoit couler son fiel dans la plume du savant M. Baker. Cet étranger célèbre écrivoit, sans partialité, contre tout ce qui étoit erroné dans le Traité de M. Tronchin.

La critique de M. B. touchant le Traité de la colique du Poitou, a été avidement recherchée, non-seulement des savans, mais encore

des personnes qui ont besoin d'être instruites sur leur propre intérêt. Ce grand Médecin eut le rare mérite de se rendre intelligible , & plaisant sur une matière peu faite pour amuser les gens du monde ; on lui pardonna d'avoir fait une excellente critique d'un Ouvrage, qui distribué avec profusion en Europe , auroit eu des suites dangereuses dans l'application des remèdes proposés. Son profond savoir fut toujours l'écueil contre lequel s'éteignoit les traits de la jalousie. Personne ne parloit mieux, & ne racontoit plus agréablement. Il assaisonna ses discours de cette sorte de finesse que des gens mal intentionnés regardoient comme de la méchanceté. La raison & l'esprit ne devoient jamais déplaire. M. B. avoit, à la vérité, un extérieur un peu dur, peut-être même un peu sauvage : c'étoit l'habitude du cabi-

net qui le lui avoit donné. Il n'a jamais pu se familiariser avec l'injustice que le public n'est que trop enclin à exercer envers les Médecins : & comment auroit-il pu s'y faire, lui qui auroit tout sacrifié à cette inestimable prérogative qui fait le plus bel appanage des Savans, des Gens de Lettres, je veux dire, l'indépendance, bienfait rare & précieux que la Nature leur défend d'aliéner ?

Depuis 1758 jusqu'en 1764, M. B. ne fut nullement distrait de ses occupations. Il jouissoit paisiblement de sa célébrité. La France & les Savans étrangers rendoient justice à ses connoissances, & à son profond savoir. Il passoit les momens de son repos à répondre aux consultations nombreuses qu'il recevoit tant des différentes parties de notre Royaume, que des pays étrangers. Je l'ai

vu souvent accablé de sommeil, s'en priver pour ne pas apporter de retard aux réponses des Mémoires qu'on lui avoit fait passer. A l'époque de 1764, il eut deux causes intéressantes à discuter, l'une à Paris, l'autre dans un tribunal éloigné. Celle qui devoit se juger à Paris intéressoit sa réputation, & celle du plus honnête, & du meilleur des hommes, M. Bourdelin, ancien Doyen de la Faculté de Médecine, de l'Académie Royale des Sciences, & Premier Médecin de Madame Victoire de France. M. B. fit dans cette affaire un Mémoire à consulter dans lequel il repoussoit vigoureusement les injures répandues dans un libelle publié par les héritiers de la Marquise d'Ingreville, au mois d'Avril 1763, réimprimé en 1764, & distribué avec la plus grande profusion par ses ennemis. Les célèbres

Avocats qui lurent ce Mémoire, applaudirent à la manière dont l'affaire étoit présentée, discutée, & surtout au style pur, & énergique dont il étoit écrit. M. B. put s'honorer, dans cette occasion, du suffrage de tout ce qu'il y avoit de plus distingué dans le Barreau.

La seconde cause étoit relative aux naissances tardives. Il s'agissoit de savoir si on devoit regarder comme légitime un enfant né 10 mois & 17 jours après la mort de son père âgé de 76 ans, ou né après onze mois & demi de grossesse, en comptant du 21 Octobre 1762, jour auquel ce même père déjà malade depuis le 8 du même mois, fut attaqué d'une gangrène qui le fit périr le 17 Novembre de la même année (1).

(1) La mère de l'enfant dont il s'agit, accoucha le 3 Octobre 1763.

La réponse de M. B. à cette question fut imprimée en 1764, & intitulée: *Consultation contre les Naissances prétendues Tardives*. Cette Consultation eut d'autant plus de succès dans le public qu'elle étoit faite avec cette clarté, & cette précision qui ont toujours distingué les écrits de M. B. Elle étoit de plus très-forte en raisonnement, & en autorités citées à propos, & supérieurement bien présentées. La mère de l'enfant fut allarmée de la conclusion qu'avoit portée M. B. ; elle chercha des défenseurs. Elle en trouva de puissans dans deux Médecins très-célèbres MM. Bertin, & Antoine Petit. Ils furent tous deux consultés séparément sur la même question. Leur opinion fut diamétralement opposée à celle de M. B. Ils citèrent aussi de leur côté des autorités respectables. Une guerre fort vive s'al-

luma entre les deux partis. L'impartialité dont je fais profession, me permettra de dire que cette guerre fut désapprouvée par ceux qui aiment à voir régner entre des personnes du premier mérite, faites pour être respectées par la postérité, cette concorde sans laquelle il n'y a point de vrai bonheur. J'ai vu M. Petit, & M. B. réunis l'un à l'autre par les liens d'une amitié, d'autant plus réelle, qu'elle étoit fondée sur une estime réciproque. J'ai eu l'inappréciable plaisir de les entendre se rendre justice chacun en particulier. La Providence auroit-elle statué pour nous humilier, qu'un combat d'esprit & de savoir seroit toujours un écueil insurmontable contre lequel la vertu des hommes viendroit échouer?

Il ne m'appartient pas de décider entre ces deux grands Médecins. J'imiterai la prudence d'Atticus qui

s'abstint de prendre parti entre César & Pompée. J'admirerai toujours dans M. B. l'homme que j'ai chéri le plus, & qui m'honoroit de la plus sincère, & de la plus tendre amitié. J'aime dans la personne de M. Petit, mon respectable maître. Il a des droits sacrés sur mon cœur. Ses savantes instructions m'ont inspiré pour lui les sentimens de la plus vive reconnaissance.

Je ne puis résister au plaisir de célébrer avec la Ville d'Orléans la gloire dont M. Petit vient de se couvrir. Son cœur compatissant avoit le besoin inquiet de faire le bien. Il vient de le faire avec une munificence digne d'un Souverain. La fondation de quatre places de Médecins, & d'autant de Chirurgiens destinés à traiter les pauvres à Orléans, fera passer son nom à l'immortalité. Déjà tous les cœurs vraiment patriotiques

lui ont décerné la couronne de la bienfaisance. Que ne puis-je en décorer son front? Il y a long-tems que mon cœur la lui a donnée. Je dois dire à la louange de la sensibilité de M. B. que ce beau trait de la vie de M. A. Petit, trait qui vient d'être suivi d'un autre, aussi marqué au coin de l'utilité publique (1), fit sur lui la plus vive impression. Il ne put à ce sujet tarir sur l'éloge des talens de M. Petit, & l'hommage qu'il lui rendoit étoit d'autant plus pur qu'il étoit volontaire.

M. B. avoit le tact sûr, & le coup d'œil juste en fait de maladies. Il devoit cette perfection peu commune d'une part à la nature, & de l'autre à la doctrine d'Hypocrates

(1) M. Petit vient de fonder aux Ecoles de médecine, deux Chaires publiques, l'une d'anatomie, & l'autre de chirurgie.

qu'il

qu'il avoit profondément méditée. Il faisoit la plus juste application des principes de ce Dieu de la Médecine. Il avoit conséquemment en horreur tous ces systèmes enfantés presque toujours dans un moment de délire, ou dictés par le besoin de se faire un nom, mais voués dès leur naissance à une destruction prochaine. On peut les comparer à ces insectes éphémères dont la constitution est trop foible pour avoir une existence de longue durée. Si M. B. avoit une répugnance invincible pour adopter les opinions d'autrui, il abandonnoit aussi très-difficilement celles qu'il s'étoit faites. Délicat, & très-soigneux dans ses observations, ainsi que sur les conséquences justes qu'il en tiroit, il prenoit dans sa pratique une marche sûre, & se fixoit d'une manière invariable à l'objet qui l'avoit frappé. Discutoit-il quelque

D *

point de Médecine, il le faisoit avec cette précision qui porte la conviction dans les esprits. Les dissertations qu'on se permet auprès d'un malade, souvent plutôt dans l'intention de briller, que d'être utile, l'ennuyoient & le révoltoient. Aussi écoutoit-il peu les Médecins qui se livroient à ces écarts de l'amour-propre. Il n'étoit pas alors maître de se contenir, & il lui échappoit malgré lui des expressions quelquefois peu agréables, & malheureusement trop significatives pour les consultants avec lesquels il se trouvoit. Il s'adressoit dans ces momens au malade seul ; il le questionnoit sur son état. Cette conduite, qui devoit paroître étrange, sembloit annoncer un homme avec lequel il étoit difficile de communiquer. Aussi étoit-il généralement redouté dans les consultations. Les jeunes Médecins ne se trouvoient

avec lui qu'en tremblant. Ses con-
noissances très-étendues justifioient
leurs craintes. Ils redoutoient son
ton décisif, & même son silence. Ils
ne vouloient pas s'appercevoir que
l'attention de M. B. étoit entière-
ment dirigée du côté du malade,
qu'il croyoit être seul avec lui,
qu'enfin s'il avoit quelque supério-
rité, jamais il n'a cherché à la faire
valoir. La vie presque toujours re-
tirée que menoit ce Médecin, con-
tribuoit beaucoup à rendre vraisem-
blable ce que je viens d'avancer ; je
dis une vie retirée : en effet, ne
peut-on pas appeler ainsi celle qu'on
passe à être toujours auprès des ma-
lades, & à ne s'occuper uniquement,
soit présent, soit absent, que de leurs
maux, & des secours qu'on peut
leur donner ? Les manières que sug-
gère ce genre de vie, ont cette roi-
deur, cette inflexibilité qu'une soli-

rude absoluë feroit naturellement contracter à l'homme qui auroit la propension la plus marquée à la sensibilité. Si M. B. sembloit ne tenir qu'à son opinion, il le devoit à cette même retraite dans laquelle il étoit fréquemment absorbé. Aussi, lorsqu'il lui arrivoit de se servir en consultation d'expressions peu ménagées, l'amour-propre des consultants n'en auroit-il pas été blessé, s'ils avoient voulu observer qu'au lieu d'humeur, & de méchanceté, il n'y avoit réellement chez lui que de la candeur, & de la sincérité inspirées par le desir sans bornes d'être de la plus grande utilité au malade, à la vie duquel toute considération particulière doit être sacrifiée ?

Ceux qui ont connu particulièrement M. B. peuvent dire avec moi que personne n'avoit plus de sensibilité que lui, que personne n'étoit

plus gai, plus aimable lorsqu'il pouvoit prendre quelques instans de délassément pour se livrer à la société. Ses propos alors étoient assaisonnés de ce sel attique qui fait l'ame & les délices de la conversation. Sa probité étoit d'une sévérité à toute épreuve. Mille actions de sa vie ont prouvé son désintéressement. On connoit la délicatesse dont il usoit dans l'exercice de son état. Jamais la cupidité n'a régné dans son cœur. Jamais il n'a exigé ses honoraires. Bien des gens ont profité de sa délicatesse, & son silence sembloit favoriser leur défaut d'équité. Les véritables pauvres avoient des droits à sa fortune. Je l'ai vu souvent leur donner des secours importans, & pourvoir à leurs pressans besoins. Tout homme honnête, qui s'adressoit à lui, & qui lui donnoit sa confiance, n'a jamais été

trompé dans ses demandes, & même ses espérances. Je l'ai vu réparer aussi des fortunes, & en même tems une santé qui se consumoit totalement par des chagrins. Obligé de m'astreindre au silence sur le nom de la plupart des personnes que M. B. a ainsi obligées, je me contenterai seulement de citer le fait imprimé dans les Recherches sur la Mélancolie, par M. Andry, mon confrere & mon ami (1).

(1) « Si les chagrins ont produit la mélancolie &c., la Philosophie est alors le seul remède. S'agit il de la perte de la fortune, il est heureux de trouver quelqu'un qui la répare. Tel a été l'acte généreux d'un célèbre Médecin de cette Ville à l'égard d'un Banquier qui, ayant éprouvé des pertes considérables, étoit sur le point de cesser ses payemens. Il lui survint des symptomes nerveux que le Médecin jugea être l'effet du chagrin & de l'inquiétude. Le malade ne voulant pas avouer ce qui pouvoit l'affecter, son épouse en fit la confidence

On peut appliquer à M. B. ce que l'éloquent Fontenelle disoit du célèbre Chirac , « qu'il parloit peu à ses malades. Il ne leur faisoit point ces explications circonstanciées & détaillées de leurs maux qu'ils ne sont pas ordinairement capables d'entendre , & qu'ils écoutent cependant avec une sorte de plaisir. Il leur présentoit dans les occasions l'idée désobligeante , quoique vraie , qu'il y avoit de la fantaisie , & de la vision dans leurs infirmités. Il leur nioit sans détour jusqu'à leur sentiment même : & combien les femmes en devoient-elles être choquées ? Il se

» au Médecin qu'elle reconduisit. Il leur man-
 » quoit pour satisfaire à des échéances très-pro-
 » chaines vingt mille livres dont aucun ami n'a-
 » voit pu leur faire l'avance. Le Médecin M. B.
 » revint peu d'heures après prier le malade d'ac-
 » cepter cette somme , & ne lui prescrivit point
 » de remèdes. La guérison fut prompte. &c»

D 4

prêtoit peu aux objections souvent puériles des malades, ou de leur famille, & on n'arrachoit de lui aucune complaisance, aucune modification à ses décisions laconiques.... Il n'étoit guères consolant, & n'avoit presque qu'un ton pour annoncer les événemens les plus opposés». Il n'aimoit point les pratiques nouvelles qui sont souvent suivies de mauvais succès, ou au moins de succès très-dououreux. Malgré tout ce que je viens de dire, M. B. a eu dans cette capitale la réputation la plus illimitée. Ses grandes & rares qualités ont surmonté tout ce qui lui étoit contraire. Son abord étoit froid, & austère. Il formoit en lui-même le plan de la cure qu'il avoit à entreprendre, & le suivoit avec une constance inébranlable, parce qu'il n'auroit pu s'en départir sans agir contre des lumières qui le frap-

poient vivement. Ceux qui n'en ont que de moindres, ou de moins vives, peuvent n'être pas si constans, & même ne le doivent pas. Les malades prenoient d'autant plus de confiance en lui, qu'ils se sentoient conduits par une main plus ferme. Son inflexibilité leur assuroit combien il comptoit d'avoir pris le bon parti, & ils s'encourageoient par ses rigueurs. Lorsqu'il jugeoit nécessaire un de ces coups hardis qui lui étoient particuliers, & que le malade étoit important, il savoit qu'il se rendoit responsable de l'événement, & que s'il étoit fâcheux, les cris d'une famille puissante souléveroient aussitôt le public contre lui. Cependant il ne mollissoit pas. Il ne préféroit point la route ordinaire plus périlleuse pour le malade, mais moins pour le Médecin : & il vouloit, à

quelque prix que ce fût, avoir tout fait pour le mieux » (1).

M. B. étoit excellent Anatomiste. Son goût décidé pour cette partie, lui faisoit aimer l'art important de la Chirurgie. Il en estimoit tous les détails, parce qu'il étoit très-convaincu que les opérations manuelles ne pouvoient pas déshonorer le Médecin, & qu'il n'y a que l'ignorance qui déshonore. Aussi les plus habiles Chirurgiens se faisoient-ils un plaisir de l'avoir pour consultant, & pour témoin, quand ils avoient à faire de grandes opérations.

J'ai dit que M. B. aimoit passionnément les sciences. Il avoit encore un goût particulier pour tous les arts. Le désir qu'il avoit de remédier aux maux attachés à chaque profession,

(1) V. Fontenelle, Eloge de M. Chirac.

donna de l'activité à ses recherches particulières. Il examina avec une scrupuleuse attention les différentes compositions malfaisantes que chaque artisan employe. Aussi ses connoissances étoient-elles fort étendues sur cet article ! Il est malheureux , sans doute , que le tems ne lui ait pas permis d'en faire part au public. Les Médecins auroient pu recueillir dans ses écrits une ample moisson sur les moyens variés de soulager cette portion d'hommes qui sacrifient leur santé pour se procurer une subsistance que la fortune leur refuse , & à laquelle leur industrie peut satisfaire. J'ose dire plus , la sphère de notre art en auroit été fort augmentée. Mais le Médecin se doit-il plus à l'avenir qu'au présent ? Le moment sollicite de pressans secours. M. B. pouvoit-il les refuser , & les

immoler au vain titre d'une gloire future ?

Je ne m'étendrai pas davantage sur le mérite de ce célèbre Médecin. Ses ennemis mêmes en convenoient volontairement , & le regardoient à juste titre , comme un des plus grands Praticiens de cette capitale. Louis XV l'honoroit de son estime. Lors de la mort de M. Senac, ce Monarque fit part à Mgr. le Comte de Clermont du désir qu'il avoit de fixer M. B. à la Cour, & de lui confier sa santé. Mgr. le Comte de Clermont avoit pour lui ce degré d'attachement qu'inspirent des soins rendus avec succès dans plusieurs maladies. Ce Prince se chargea donc avec d'autant plus de plaisir de la mission du feu Roi, qu'il satisfaisoit en même tems, & le vœu du Monarque, & le sentiment particulier

de sa reconnoissance. Il proposa en conséquence à M. B. la place de Premier Médecin. Une telle proposition étoit faite pour le flatter : mais la tendresse qu'il avoit pour ses deux enfans, qui étoient alors en bas âge, & à l'éducation desquels il vouloit veiller, lui fit trouver dans sa philosophie cette force qui nous fait tout refuser, même les honneurs auxquels l'humanité n'est que trop sensible. En un mot, il préféra la vie excessivement laborieuse qu'il menoit, à la place la plus distinguée, & la plus honorable. Il avoit déjà été appelé plusieurs fois pour donner ses soins, & ses conseils à quelques-uns de nos Princes, & Princesses du Sang. On fait le plaisir que le feu Roi prenoit à s'entretenir avec lui. Ce Monarque étoit bien sûr de n'être ni flatté, ni trompé par M. B. Il trouvoit dans la con-

versation de ce grand Médecin ce
ton de franchise, de droiture, &
d'indépendance, qui n'appartient
qu'au Philosophe savant, & ver-
tueux.

M. B. fut mandé à la Cour vers
1759, ou 60, pour juger de l'état
critique d'un jeune Prince (1) qui
donnoit les plus belles espérances.
Le mal étoit au dessus des ressources
de l'art. Il fut moissonné au printems
de ses jours. La nation le regretteroit
encore, si nous n'avions un Roi qui
veut le bien, & qui ne cesse de s'en
occuper. Une de nos plus augustes
Princesses (2), chérie du Peuple
François, eut recours à M. B. dans
une maladie capable de donner des
inquiétudes. M. Bourdelin, Méde-

(1) Monseigneur le Duc de Bourgogne.

(2) Madame Victoire de France.

cin de cette vertueuse Princeſſe ; partagea avec ſon ami les ſoins qu'il lui donnoit. Un ſuccès heureux en fut la ſuite. M. B. mérita dans cette occaſion le prix qui flattoit le plus ſon cœur, celui d'être honoré de la confiance de cette grande Princeſſe. Elle lui en donna une preuve bien éclatante quelques années après. Voyant avec peine que l'âge où étoit parvenu M. Bourdelin, diminuoit ſenſiblement ſes forces, elle ſe détermina à demander à M. B. un Médecin qui fût digne de lui ſuccéder. Il lui en préſenta pluſieurs ; le choix tomba ſur M. Maloët, & fut généralement applaudi.

Je profite de cette occaſion pour réduire au ſilence ceux qui éprouvoient une forte de jouiſſance, en publiant par-tout que M. B. n'eſtimoit aſſez aucun de ſes confrères, pour en dire du bien. Voici le té-

moignage qu'il rendit de M. Maloët. Il écrivit qu'il *lui reconnoissoit un profond savoir en Médecine: qu'il avoit donné dans bien des circonstances les preuves les plus décidées d'un Médecin consommé dans la pratique: qu'il réunissoit à des connoissances très-étendues, & dans les lettres, & dans les sciences, la probité la plus exacte, & la vertu la plus soutenue, & la mieux prouvée.*

M. B. a toujours été fidèle au serment qu'on exige de chaque Médecin lorsqu'il se fait recevoir à la Faculté. Le statut, où est relaté ce serment, a été cimenté par la loi du Prince. Aussi rien au monde ne l'auroit engagé à consulter avec ces Médecins qui séjournent pendant quelque tems dans nôtre capitale, & qui font souvent autant de dupes que de victimes. On sait avec quelle fermeté, & quelle constance il refusa de se
trouver

trouver avec un Médecin étranger qui fut appelé auprès de S. A. S. Madame la Princesse de Condé, lors de la maladie dont les suites furent si fâcheuses, & si funestes. Il étoit cependant d'autant plus attaché à cette Princesse, qu'il lui avoit sauvé la vie dans une petite vérole très-confluente. Les gens qui murmuroient contre ce qu'ils appelloient obstination de sa part, auroient peut-être plus élevé la voix, s'il eût eu cette molle complaisance qui se prête à tout. Car la foiblesse de conduite, & la *versatilité* dans les opinions, ne pourront jamais sympathiser avec le caractère d'un vrai Savant. Ce qu'on appellera dureté de caractère, ne fera aux yeux du Philosophe qu'une conduite fondée sur des principes fermes & respectables.

Lorsque M. B. se fit recevoir à la Faculté, il lui voïa une affection

E *

qui ne s'est pas démentie ; si quelquefois il a paru s'en éloigner , ce n'a été que dans des momens d'orages , suscités par quelques confrères qui cherchoient à lui donner des défagrémens en attaquant l'opinion où il étoit , qu'il pouvoit contribuer à faire le bien. S'il a montré une sorte de dureté envers ceux qui n'étoient pas de la Faculté , ou qui n'avoient pas un droit légitimement acquis pour exercer la Médecine dans la capitale , la loi du Prince elle-même , loi promulguée par des Edits , des Déclarations , enfin par des Arrêts spécialement rendus sur cet article , & que tout citoyen devoit respecter , lui en traçoit le devoir. Mais il est un genre de public que rien n'arrête dans ses desirs , sans considérer que , lorsque la sagesse d'une loi est reconnue , si on la modifie sous le

spécieux prétexte d'un bien momentané, alors on admet contre cette même loi des exceptions qui deviendroient indubitablement d'une dangereuse conséquence. Nous en avons de nombreux exemples. Il est des hommes revêtus d'un titre donné légèrement par une Faculté, déguifés ensuite sous le masque de l'empirisme, captant d'autant plus aisément la confiance des malades, qu'ils sont moins Médecins, ou qu'ils ont ce degré de charlatanisme qui fascine les yeux de la multitude toujours prête à crier *au miracle*. On leur permet de mettre à contribution, & la bourse, & la santé de ceux qui y courent en foule. On les voit dans leur atelier public, comme en particulier, se faire un titre imposant de leur savoir incompréhensible, & visionnaire, (comme le dit Fontenelle,) ou de leur igno-

rance qui a l'orgueil de vouloir commander à nos maux. On les voit enchaîner, & les maladies, & l'imagination de ceux qui ont la crédulité la plus stupide, & la plus déshonorante pour l'humanité. M. B. avoit voué de tout tems à ces agioteurs de santé une haine, & un mépris sans bornes. Ses ennemis se récrieront sur la fortie que je viens de faire contre les charlatans, ou gens à secret. Je les entends m'objecter que M. B. a protégé ouvertement l'arcane de M. Bellet, connu sous le nom de syrop mercuriel. J'avoue qu'il faisoit le plus grand cas de ce remède. M. Bellet étoit un Médecin instruit. Il avoit des droits à l'estime, & à l'amitié de M. B. Ces droits étoient ceux que donnent la vertu, & l'étendue des connoissances. On avoit fait par ordre du Roi des essais du syrop mercuriel dans

les hôpitaux de la Marine. Les succès en furent bien constatés , & M. Bellet déposa la composition de son remède entre les mains du Ministre pour être présentée , & remise au Roi. Le seul motif qui détermina M. B. à faire usage de ce syrop dans la pratique , fut l'utilité dont il pouvoit être dans les écrouëlles , & le rachitis. Il en obtint des cures surprenantes. Elles furent opérées sous les yeux de Médecins accrédités , & jouissans dans le public d'une réputation justement acquise. Des Chirurgiens d'un mérite reconnu ont attesté ces cures.

On a vu que Loüis XV étoit depuis long-tems persuadé que M. B. méritoit la grande réputation que ses vastes connoissances , & ses travaux lui avoient obtenus. Ce Monarque capable d'apprécier les hommes , conçut & réalisa le projet de

récompenser les services importants que cet illustre Médecin avoit rendus à l'Etat en prenant soin de la santé d'un nombre prodigieux de citoyens. M. B. fut en conséquence annobli le 26 Septemhre 1768, & décoré du cordon de St. Michel en 1769. Il fut d'autant plus sensible à ces deux distinctions, qu'il ne les avoit ni sollicitées, ni fait solliciter. Si quelque chose put le flatter, & l'honorer davantage, ce fut l'applaudissement du public. Les ancêtres de M. B. étoient annoblis depuis plusieurs siècles par l'élévation de leurs sentimens, & par les places de Magistrature que les uns avoient occupées dans la Province, surtout celle de Beauce, où ils ont été honorés & respectés, & où leurs descendans le sont encore aujourd'hui par leurs places, leurs vertus & leur probité; enfin les autres par l'art de la Mé-

decine qu'ils ont si dignement , & si noblement exercé. On fait que cette profession ne le cède en rien aux plus importantes. Elle donne à ceux qui l'exercent dans certains pays cette noblesse qui est la seule réelle aux yeux du Philosophe. Une pareille noblesse vaut sans doute autant que celle qui s'enorgueillit d'une longue suite de quartiers : l'une est fondée sur des titres très-respectables par leur ancienneté , l'autre sur des services rendus à l'humanité , sur la science , enfin sur la vertu capable seule d'inspirer les plus belles actions en tout genre. Charles Bouvart, un des principaux de cette respectable famille , distingué par ses profondes connoissances , & son rare mérite , fut Premier Médecin de Louis XIII. Il nous reste encore un de ses plus estimables descendans , qui , après avoir possédé une brillante place

E 4

dans la Magistrature, vient d'être nommé Ministre. Plein d'estime pour le grand Médecin que je célèbre, M. Bouvart de Fourqueux le reconnut en 1769 pour son parent. Il lui envoya son cachet, & l'engagea à prendre les mêmes armes. On a vu avec plaisir la réunion de deux branches de la même famille, que plus d'un siècle avoit entièrement séparées.

La pratique très - étendue de M. B., le travail excessif qu'exigeoit sa correspondance, minoient insensiblement la forte constitution que la nature lui avoit donnée. Il croyoit être invulnérable. Il n'avoit eu que deux maladies graves vers le milieu de la carrière qu'il a si glorieusement remplie. Ces deux maladies furent un érysipèle qui affecta principalement la tête. Il fut

assez heureux pour en guérir par les soins de feu M. Bourdelin.

Les deux incommodités auxquelles il a été le plus exposé pendant sa vie , étoient des maux d'estomac qui l'empêchoient de digérer. Ces maux provenoient du travail du cabinet auquel il se livroit immédiatement après ses repas. Il étoit encore fort sujet à un mal de reins qui le faisoit cruellement souffrir ; mais son travail ne fut jamais suspendu , ni diminué. Ce dont il se plaignoit souvent , c'est de ce que ses journées étoient trop courtes pour qu'il put , comme il l'auroit désiré , suffire à toutes ses occupations , & remplir ses engagements. Son repos étoit de très-courte durée. Rarement prenoit-il quatre heures de sommeil dans la nuit. Il regardoit cet espace de tems comme entièrement perdu.

Vers la fin de 1784, il s'aperçut avec douleur que ses forces commençoient à l'abandonner. Sa tête qui jusques-là avoit pu satisfaire à tout, commença à s'affoiblir. Sa mémoire n'étoit plus la même. Il oublioit facilement les nouveaux objets qui se présentoient à lui. Cet affoiblissement de ses facultés qui le conduisoit insensiblement au tombeau, l'affecta singulièrement. Il vit sa destruction prochaine. Dès ce moment, je m'aperçus que son existence lui devenoit à charge. Il avoit cet ennui de la vie qu'on ne peut fuir, quelque chose que l'on fasse. Il me répétoit souvent : *Ma carrière est finie. La seule chose qui me soit permise maintenant de désirer, est d'avoir jusqu'au dernier moment ce courage moral & physique qui apprécie à leur juste valeur les maux auxquels la condition humaine est su-*

jette. Sa vue s'éteignoit de jour en jour : il ne pouvoit presque plus ni lire, ni écrire. L'affoiblissement de sa santé augmentoit, & son corps, dont il avoit pris si peu de soin, maigrissoit de plus en plus.

Il fut attaqué de la fièvre au commencement du mois d'Août de l'année dernière. Au bout de dix jours de régime il fut purgé, & la fièvre cessa ; mais peu de jours après il se plaignit de douleurs générales d'un rhumatisme goutteux. J'insistai pour l'engager à employer les moyens de retarder le moment cruel qui devoit tôt, ou tard me priver d'un si respectable & si tendre ami. Voyant sa résistance opiniâtre à ne pas suivre mes conseils, j'engageai M. de Macmahon, son intime ami, à venir le voir. Il lui rendit conjointement avec moi les soins de l'amitié. Nos forces

unies ne purent le déterminer à faire quelque chose pour son soulagement. Il refusa toute espèce de remèdes. Il motiva son refus en nous disant : *Je suis bien sensible à l'intérêt que votre amitié daigne prendre à ce qui me regarde. La nature n'obéiroit pas à vos vœux. Je sens qu'elle ne pourroit rien sur moi, même à l'aide des secours que vous cherchez à me prodiguer. Je veux être tranquille le peu de temps qui me reste à vivre. Tant que j'ai pu être utile, la vie a eu quelques avertissements pour moi. Je sens aujourd'hui que je touche à la fin de ma carrière. Mon jugement est prononcé. Il faut que je me prépare à le subir, & à me résigner au coup que je ne puis plus éviter. J'ai déjà oublié le passé ; le présent n'est plus pour moi qu'un point imperceptible : le futur est ce qui m'occupe. Je suis né dans*

une religion que j'ai respectée ; elle me prescrit des devoirs : je les remplirai de mon mieux.

En effet , peu de tems après il s'occupa sérieusement de la seule chose qui pouvoit l'intéresser. Il fit appeller auprès de lui un homme digne par sa piété & ses vertus morales , d'avoir toute sa confiance. Il reçut les dernières consolations de l'église avec cette résignation & cette philosophie qui n'appartient qu'à la religion chrétienne.

Un tel exemple doit être d'un grand poids contre ce préjugé trop commun qui consiste à n'accorder à ceux qui se sont voués à l'exercice de la médecine , aucune espèce de religion. Que ceux des chrétiens qui ont continuellement dans la bouche ce mot *charité* de l'accomplissement de laquelle émanent les plus belles œuvres de la religion ,

sachent donc qu'il existe dans les ouvrages admirables du Tout-Puissant une révélation spéciale pour le Médecin qui lui permet moins qu'à tout autre de douter de l'existence d'un Être suprême, & de s'égarer dans le sentier de l'incrédulité ?

M. B. quelques jours après fut pris d'une fièvre continue qui acheva de détruire en peu de tems son existence de douleur. Il mourut le 19 Janvier 1787.

Ainsi finit sa carrière, celui qui l'avoit si glorieusement parcourue. Jamais peut-être Médecin n'a plus connu la noblesse de sa possession que M. B., & ne l'exerça avec plus de dignité. Né avec des vertus austères, intimement persuadé que l'exercice de la médecine exige, de la part de ceux qui s'y livrent, la probité jointe aux lumières, il fut toujours l'ennemi le plus redoutable

des frippons & des ignorans. Dans ce siècle de tolérance , on a pu lui reprocher peut-être d'avoir poussé trop loin la haine qu'il leur portoit : mais cette haine étoit la mesure de ses vertus. On dira encore qu'il n'étoit pas assez indulgent ; & ne sait-on pas qu'il n'y a malheureusement que trop d'hommes qui par leurs actions se rendent dignes du plus profond mépris ! L'indulgence , cette qualité précieuse dont la faible humanité a si souvent besoin , & qu'on regarde comme une vertu dans la société , ne deviendrait-elle pas funeste dans ceux qui l'accorderoient indistinctement , & d'une manière légère & trop étendue. Que de gens qui ne réussissent dans le monde que par la fausseté ! Malheur à l'homme qui a assez de tact pour les reconnoître ? quelque probité , quelques talens qu'il ait , il ne

fera pas à l'abri d'une vengeance d'autant plus odieuse qu'elle se servira du masque de la douceur & de la flatterie pour porter clandestinement ses coups. M. B. étoit un homme à principes, & d'un caractère vrai qui ne s'est jamais démenti. Tant qu'il a existé, on la regardé comme un des plus fermes soutiens de la médecine. Il la faisoit honorer, parce qu'il savoit la respecter. On ne peut se dissimuler que l'époque ou les infirmités de la vieillesse ont annoncé sa retraite, a été celle du triomphe du charlatanisme dont une partie du public fait aujourd'hui son idole.

M. B. avoit épousé Marie-Claude Alleaume, fille d'un Notaire célèbre par sa droiture, & ses talens supérieurs. Il a laissé deux demoiselles, toutes deux recommandables par leur piété & les agrémens de l'esprit

l'esprit, & du cœur, l'une mariée
à M. de Trimond Intendant de
Montauban, l'autre à M. de Bacot,
Maréchal - Général - des - Logis des
Armées du Roi.

F I N.

F*

*Copie du Rapport de MM. les
Commissaires, que la Faculté de
Médecine de Paris avoit nommés
pour examiner l'Eloge Historique
de M. BOUVART, par M.
GUENET.*

MESSIEURS,

VOUS nous avez chargés d'examiner
& de vous rendre compte de l'Eloge de
Michel-Philippe *Bouvard*, Docteur-Ré-
gent de cette Faculté, composé par M.
Guenet notre estimable confrere.

Cet Eloge nous a paru dicté autant par
l'amour de l'art que par l'amitié. La cé-
lébrité méritée de Michel - Philippe
Bouvard y est tracée avec le crayon de
la vérité : style simple, naïf, rendu in-
téressant par le développement des ver-
tus & des qualités de ce Médecin, re-
commandées par Hyppocrates dans son
Traité de Philosophiâ Medici Περὶ Εὐχ-

ouvrage, duquel cet Eloge peut être envisagé comme un commentaire, ou plutôt comme la pratique.

La manière dont l'Auteur a rempli son objet, fait l'éloge de son cœur.

Nous jugeons donc que cet Ouvrage mérite d'être bien accueilli de la compagnie, & qu'elle doit en autoriser l'impression.

Fait aux Ecoles, ce 4 Juillet 1787.

Et ont signé

COSNIER.

SALLIN.

D'ARCET.

HALLOT.

*Décret de la Faculté de Médecine
de Paris.*

Le quatrième jour de Juillet mil sept cent quatre-vingt-sept, à cinq heures de relevée, M. *Sallin* ayant fait lecture dans l'assemblée, dite *prima-mensis*, du

précédent Rapport , & le Doyen ayant mis la matière en délibération , la Faculté a été unanimement d'avis d'adopter le Rapport de MM. les Commissaires ; & en conséquence , a ordonné à son Doyen de donner à M. *Guenet* la permission de faire imprimer ledit Eloge de Michel-Philippe *Bouvard* , & j'ai conclu avec elle.

EDME-CLAUDE BOURRU, Doyen.